

[Extrait de *Folia Electronica Classica*, t. 28, juillet-décembre 2014]

<<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/FE/28/TM28.html>>

De menus faits de langue : baromètres de l'émotionnel ?

À propos de l'élegie latine¹

par

Daniel Donnet

Professeur émérite de l'Université de Louvain (Louvain-la-Neuve)

<danieldonnet@gmail.com> ou <daniel.donnet@uclouvain.be>

Sommaire

La façon dont Ovide mentionne, dans les Amores, le nom de sa maîtresse et les choix qu'il opère parmi les figures mythologiques de l'amour ne sont pas indifférents à l'orientation particulière qu'il imprime au courant élégiaque.

¹ Précisons d'emblée que, transgressant les règles en usage, nous n'avons pas établi de façon systématique la bibliographie, pensant à tort ou à raison que ce rapide billet pouvait contourner cette exigence. La substance de l'exposé est reprise de notre article « Ovide, Properce et l'élegie latine », *Les Études Classiques*, 33, 3, 1965, pp. 253-279, dont la matière couvre un champ plus large. Nous avons lu les poètes dans l'édition des Belles Lettres. Il nous arrive incidemment de mentionner une divergence avec l'édition de la collection Teubner.

Plan

1. L'atmosphère élégiaque et les *Amores* d'Ovide.
2. De quelques faits de langue.
 - 2.1. La désignation de la maîtresse.
 - 2.1.1. Préalable : l'étendue de la production.
 - 2.1.2. Le nom de la maîtresse au vocatif.
 - 2.1.3. Le nom de la maîtresse renforcé de « mea ».
 - 2.1.4. Les répétitions du nom de la maîtresse dans une même élégie.
 - 2.2. De quelques références mythologiques.

Un des traits d'originalité des poètes élégiaques latins est d'avoir transformé les catalogues d'érudition que développaient leurs parangons alexandrins, en poésie romantique branchée sur leur vie sentimentale². Pour reprendre l'expression de A. Rostagni, d'une élégie objective ils faisaient une élégie subjective³.

² Soulignons, à ce sujet, l'importance de F. JACOBY, « Zur Entstehung der römischen Elegie », *Rh. Mus.*, 1905, pp. 38-105, et rappelons que ce travail a été approfondi et, sur certains points, rectifié, par A. A. DAY, *The Origins of the Latin Love Elegy*, Oxford, 1938. Cf. aussi : L. HERRMANN, « Les caractères, le développement et la valeur de l'élégie latine », *Revue de l'ULB*, 1927, pp. 314-325 ; G. PROVASI, « Il problema dell'origine dell'elegia latina », *Riv. di Fil. e d'Istr. Class.*, 1937, pp. 32-41 ; A.M. GUILLEMIN, « Sur les origines de l'élégie latine », et « L'élément humain dans l'élégie latine », *REL.*, respectivement 17, 1939, pp. 282-292, et 18, 1940, pp. 95-111 ; E. BURCK, « Römische Wesenszüge der Augusteischen Liebeselegie », *Hermes*, 80, 1952, pp. 163-200 ; G. LUCK, *The Latin Love Elegy*, Londres, 1952. Parmi les travaux récents, mentionnons ces apports fort originaux : sur Parthénus, d'une part : M. BIRAUD, « Les *Erotica Pathemata* de Parthenius de Nicée », *REG*, 121, 2008, pp.65-98 (l'œuvre en question n'est pas seulement une compilation érudite mais un recueil poétique témoignant de l'utilisation des virtualités rythmiques qu'innove la langue de son temps) ; sur l'élégie latine, d'autre part, ces deux contributions qui ont en commun de tresser ecdotique et approche de l'émotionnel : St. GOGA, « Problèmes d'établissement du texte et poétique catullienne », dans *Degrés. Revue de synthèse à orientation sémiotique*, 121, 2005, *Genèse et constitution du texte*, partie c, 9 pages (par un travail poétique complexe, le poète mêle des voix féminines à sa propre voix, créant ainsi une émotion intense) ; M. DOMINICY, « L'élégie III, 22 de Propertius. Propositions pour une nouvelle édition critique », *AC*, 79, 2010, pp. 137-162 (nouvelles perspectives herméneutiques : Cynthia hante ce texte sans y être jamais désignée).

³ « L'influenza greca sulle origini dell'elegia erotica latina », *Entretiens sur l'Antiquité Classique de la Fondation Hardt*, t. 2, Genève, 1953, pp. 57-90.

1. L'atmosphère élégiaque et les *Amores* d'Ovide.

C'est un fait que l'image d'une maîtresse, qu'à tout le moins on préfère à toute autre femme, hante les recueils de Tibulle et de Propertius, et que Catulle fut un précurseur de cette révolution littéraire⁴ : autant ce dernier parle avec mépris de certaines femmes⁵, autant il place sur un piédestal Lesbie,

Qui fut aimée de lui, comme aucune après elle ⁶.

Elle est la seule qu'il ait aimée

Plus que lui-même ou tous les siens ⁷,

Lesbie dont encore il proclame⁸ :

Aucune femme ne peut dire que je lui ai donné

Cet amour véritable

Qui fut le nôtre, ô ma Lesbie,

Et dans aucun contrat, il n'y a jamais eu

Autant de loyauté

Que de ma part, dans ton amour.

Et Tibulle dit de même, en parlant de Délia⁹ :

Souvent, j'en tins une autre, mais au seuil du plaisir,

Vénus me rappela l'image de ma maîtresse

Et me fit perdre force.

Délia pour qui sa passion est si forte qu'il s'exclame :

Il me plairait, à moi, de ne compter pour rien

*Dans toute la maison*¹⁰.

⁴ Il y eut aussi Gallus, dont nous n'avons rien conservé. Dans « Les élégies de Gallus », *REL*, 26, 1948, E. BRÉGUET tente d'esquisser les tendances du poète par le témoignage indirect de Virgile, 10^e *Bucolique*.

⁵ Cf. à propos d'Ameana : 41, à propos d'Aufilena : 110 et 111.

⁶ 8, v. 5.

⁷ 58, vv. 2-3.

⁸ 87.

⁹ I, 5, vv. 39-40.

¹⁰ I, 5, v. 30.

Quant à Properce, si, dans sa jeunesse, une jeune esclave, prénommée Lycinne, guida ses premiers pas sur les sentiers de l'amour, il n'accorde plus à cette idylle qu'une fugace allusion pour dire à Cynthie¹¹ :

*Tu as tout enseveli : nulle femme après toi
Ne posa sur mon cou la douceur de ses liens.*

Et il ne se lasse pas de réaffirmer la force de sa passion¹² :

*Beaucoup d'eau coulera de l'immense océan
Et l'année aura vu le retour des saisons
Avant que, dans mon cœur, je change à ton égard.*

Et bien que, pour Lygdamus, la tradition se soit montrée parcimonieuse, elle n'en trahit pas moins la conviction amoureuse du poète pour Neaera, nonobstant les déboires qu'il connaît de la part de « *sa Neaera qui lui est chère, même plus que son âme* » et « *qui mérite ses vers* » (III, 1, v. 25 et v. 8)¹³.

Les élégiaques enflent le souffle romantique de leurs poèmes en protestant de la persistance de leur attachement, leur maîtresse fût-elle infidèle ou distante¹⁴, en faisant aveu des tourments de la jalousie¹⁵, ou en exprimant leur souffrance :

Mais d'où viennent ces pleurs que tu me fais verser ?

s'interroge Properce¹⁶, qui s'écrie encore :

*On m'enlève une amie chérie depuis longtemps
Et de verser des pleurs, ami, tu me défends¹⁷,*

Properce, dont les plaintes importent jusqu'à ses propres oreilles (I, 12, v. 13), confesse sans retenue ses chagrins d'amour.

¹¹ III, 15, vv. 9-10.

¹² I, 15, vv. 29-31. Cf. aussi l'ensemble de I, 4.

¹³ Est-il nécessaire de préciser que le chiffre III désigne le livre du *Corpus Tibullianum*, non le 3^e livre d'un soi-disant recueil des œuvres de Lygdamus ?

¹⁴ Catulle, 75, v. 4 ; 76, vv. 9-15. Tibulle, en I, 6, comparer les vv. 5-6 et 55-56, 65-66, 73-75, 85-86. Properce, I, 7, vv. 13, 8, vv. 21-26, 18, vv. 11-18 ; II, 6, vv. 41-42, 17, vv. 16-18, 20, vv. 11-18, 21, vv. 15-20. Lygdamus, III, 1, vv. 5-6 ; 4, v. 64 ; 6, vv. 23-30 et 55-56.

¹⁵ Properce, II, 16, vv. 1 et ss. Cf. aussi I, 4, vv. 17 et ss. ; 5, vv. 1 et ss. ; 8, vv. 5 et ss. ; II, 8 dans son ensemble ; 9, vv. 47 et ss. ; 24, vv. 17-32 ; III, 8, vv. 37 et ss.

Pour Tibulle, on se référera à : I, 3, vv. 81 et ss. ; 9, vv. 13-16, 53 et ss., 77 et ss.

¹⁶ I, 18, v. 6.

¹⁷ II, 8, vv. 1-2.

Et parmi les passages qui, moyennant diverses nuances, vont *grosso modo* dans le même sens¹⁸, citons le début de l'élégie I, 18, dont le contenu éveillera bien des échos chez les lecteurs familiers de nos poètes romantiques :

*Ici, certes, les lieux déserts et silencieux
Sont propices aux plaintes. Nul être en ces bocages :
Rien que le souffle du Zéphyr.
On étale à loisir ses souffrances cachées.
Des rochers solitaires gardent bien leurs secrets.*

Et Tibulle, qui recourt au vin pour *chasser ses chagrins*, voit la divine boisson *changée en larmes* (I, 5, vv. 37-38), tandis que Lygdamus évoque *sa vie toute de souffrance* (III, 2, v. 8), *la douleur qui brise les cœurs vaillants* (III, 2, v.6) et le *désespoir lié à cette douleur* (III, 2, v. 29), affirmant¹⁹ :

*Comme il est difficile, lorsque le cœur est triste,
De simuler la joie.*

Mais c'est aussi l'association à la mort qui force le trait romantique.

Dans la pièce 92, de quatre vers, Catulle déclare à deux reprises (vv. 2 et 4) : *que je meure si Lesbie ne m'aime pas*.

Mais c'est chez Propertius que plane davantage comme une hantise cette association qui y revêt diverses formes.

Tantôt, il se voit mourir de chagrin : « *Ainsi donc, tu mourras à la fleur de l'âge...* »²⁰.

Tantôt, il évoque Cynthia pleurant la mort du poète, honorant sa tombe ou lui rendant un ultime hommage :

*Elle viendra m'apporter des parfums
Elle mettra des guirlandes sur ma tombe,
Elle sera la gardienne de mes restes*²¹.

...

¹⁸ Cf. I, 16, vv. 45 et ss., II, 6, vv. 31 et ss., III, 6, v. 36.

¹⁹ III, 6, vv. 33-34.

²⁰ II, 8, v. 16.

²¹ III, 16, vv. 23 et ss.

*Tu suivras le sein nu et la poitrine meurtrie
 Sans jamais te lasser de répéter mon nom.
 Sur mes lèvres glacées tu mettras tes baisers,
 Tes ultimes baisers²².*

Tantôt, au contraire, sur une touche de pessimisme, il craint, dans les mêmes circonstances, les carences de sa maîtresse²³ :

*Mais que je doive mourir privé de ton amour,
 Ô crainte plus cruelle que les obsèques elles-mêmes.
 ...
 Ah ! Si de ton vivant, tu avais sur ma cendre
 Les mêmes sentiments,
 La mort en aucun lieu ne me serait pénible.*

Tantôt, il s' imagine avec elle outre-tombe²⁴ :

*Ainsi, après la mort, ô baume bienfaisant,
 Nous verserons des larmes sur notre passion

 Bientôt je t'aurai à moi seul,
 Et dans nos os mêlés, nous presserons nos os.*

Tantôt c'est l'affirmation de la victoire de l'amour sur le temps et la mort :

*L'image de l'amour s'est trop profondément
 Imprimée dans nos yeux.
 Ma cendre n'en pourra perdre le souvenir²⁵.

 Seul l'amant voit sa mort, ce qu'elle est, quand elle vient,
 Il ne craint ni les armes ni les vents de Borée.
 Sa rame peut tremper dans les roseaux du Styx,*

²² II, 13, vv. 27-29.

²³ I, 19, vv. 3-4 et 19-20.

²⁴ IV, 7, vv. 68-69 et 93-94.

²⁵ I, 19, vv. 5-6.

Eût-il les yeux fixés sur les lugubres voiles

De la barque infernale,

Si le vent lui rapporte la voix de son amie,

Au mépris de la loi, il s'en retournera²⁶.

Si Properce se distingue dans le cercle des élégiaques par la fréquence des allusions à la mort et par les variations dont il en joue, Tibulle et Lygdamus ne laissent pas pour autant de se l'approprier :

Tibulle, I, 1, vv. 59 et ss. :

Puissé-je t'observer à mon heure dernière,

Te tenir en mourant de ma main défaillante.

Tu pleureras, Délie, quand on me posera

Sur le lit, pour brûler.

Et à tes tristes pleurs se joindront des baisers.

Lygdamus, III, 2, vv. 9 et ss., et 3, vv. 7 et ss. :

Quand je serai changé en une ombre gracile,

Mes os blanchis couverts par une cendre noire,

Que vienne à mon bûcher, en longs cheveux défaits,

Neaera, attristée, qui versera des larmes.

.....

Mais pour jouir ensemble d'une longue existence,

Et laisser sur ton sein défaillir ma vieillesse,

Quand je serai au terme de mon existence,

Et forcé d'aller nu sur la barque de Léthé.

Tels sont, brossés à larges traits, les principaux sentiments dont l'expression confère à l'élégie latine une tonalité de romantisme appuyé.

Par contre, ce n'est vraiment pas l'impression que l'on ressent à la lecture des *Amores* d'Ovide.

²⁶ II, 27, vv. 11-16.

Tout d'abord, il ne confesse pas sa douleur avec la même ingénuité que ses prédécesseurs. Que l'on examine ses élégies où il est question de rupture, de refus infligé par Corinne, ou de ses infidélités, on constatera que la tristesse du poète ne s'y exprime que sur un mode fort allusif, quand elle n'est pas simplement tue²⁷. De plus, Ovide tourne en ridicule et marque de sa cinglante ironie les sentiments élégiaques dont nous venons de faire état. C'est ainsi qu'il déclare à sa maîtresse coupable d'infidélité²⁸ :

*Et ma censure n'exige pas que tu sois chaste,
Mais au moins que tu cherches à occulter tes fautes.
Point n'est coupable femme qui puisse le nier.
...
Que je te croie honnête, même si ce n'est pas.
Fais donc ce que tu fais, mais déments l'avoir fait.*

C'est aussi avec humour et désinvolture qu'il traite le thème de la fidélité à l'amie malade : « *Elle s'était prétendue malade ; j'accours, éperdu, hors de moi ; j'arrive...et pour mon rival, elle était en forme* »²⁹. Et il en va de même de ses propres ébats : que l'on confronte, par exemple, deux élégies qui se suivent au livre II.

Nous lisons dans l'élégie 7 (vv. 17 et ss.):

*C'est encore un nouveau grief :
On m'accuse d'avoir souillé pour Cypassis,
Cette habile coiffeuse, le lit de ma maîtresse.
Puissent les dieux mieux me traiter !
Qu'aurais-je pour plaisir si j'aimais l'adultère
D'une grossière amie de basse condition ?
Est-il un homme libre qui chercherait commerce
Avec une servante
Pour serrer dans ses bras un dos marqué de coups ?*

²⁷ I, 10 ; I, 12 ; II, 5 ; II, 16 ; II, 17 ; III, 3 ; III, 7 ; III, 11 a / b ; III, 14.

²⁸ III, 14, vv. 3-6 et 14-15.

²⁹ III, 11a, vv. 25-26.

Mais voici ce qui se lit dans l'élégie 8 , vv. 3 et ss. :

Cypassis ...,

*Toi dont un doux larcin m'a appris l'expérience,
 Qui fut le délateur de nos plaisirs intimes ?
 D'où Corinne apprit-elle nos unions amoureuses ?
 Pourtant, ai-je rougi, laissé fuir quelque mot
 Qui serait un aveu de nos amours cachés ?
 Eh quoi ! Pour que l'on puisse s'unir à une servante,
 N'ai-je pas dit qu'il faut avoir perdu le sens ?*

La dépréciation de la valeur affective de certains thèmes traditionnels de l'élégie ressort également des emprunts faits à Propertius³⁰. Prenons, par exemple, Propertius I, 8 : le poète oppose à l'ingratitude de Cynthia en partance avec le préteur d'Illyrie, ses propres vœux d'heureux voyage (vv. 17-18) :

*Mais quoique parjurée, tu mérites de moi,
 Que Galatée soit favorable à ton voyage !*

Ovide reprend le thème du voyage et, comme Propertius, décrit les dangers qui menacent Cynthia. Dans des termes semblables, il lui souhaite une bonne traversée (*Amores* II, 11, vv. 33-34) :

*Mais si le souffle des tempêtes
 Emportent, vaines, mes paroles,
 Que du moins Galatée pour ta nef soit propice !*

Il ne s'agit plus pour lui d'adhérer au thème, cher aux élégiaques, d'une passion qui résiste à l'infidélité : il ne fait nulle mention d'un rival accompagnateur.

Dans un autre ordre d'idées, mais toujours dans un contexte commun aux deux poètes, s'affirme aussi une différence de tendance. En II, 32, v. 21, Propertius, évoquant la fourberie de Cynthia, s'empresse de déclarer : « *Mon bonheur n'importe*

³⁰ Ces emprunts ont été étudiés depuis bien longtemps. Cf. déjà R. NEUMAN, *Qua ratione Ovidius in Amoribus scribendis Propertii elegiis usus sit*. Göttingen, 1919.

guère. *C'est ton honneur qui est en jeu* ». Chez Ovide, par contre, nous lisons : « *Si tu hésites à ménager ta renommée, moi, ménage-moi* » (III, 14, 36).

Enfin, nous avons vu que la perspective de la mort, associée, sous diverses formes, à la passion amoureuse, amplifiait la tonalité romantique. Sur ce point aussi, Ovide se distingue en tournant ce thème en ridicule ³¹:

*Puissè-je m'épuiser dans les sursauts d'amour,
Sentir, lors de la mort, mes membres se dissoudre
Dans l'acte de Vénus.
Et qu'à mes funérailles, on dise avec des larmes :
« Pareille mort s'accorde à ce que fut ta vie ».*

2. De quelques faits de langue.

Résumons brièvement ce qui précède : rompant avec la gravité sentimentale qui donne le ton chez ses prédécesseurs, Ovide infléchit, dans les *Amores*, l'orientation de la veine littéraire dont il relève, dans un sens qui triomphera avec *l'Ars Amandi*, les *Heroidum Epistolae*, les *Medicamina Faciei*, les *Remedia Amoris*. Dans la célébration des réalités de l'amour, il dévalorise le rôle d'acteur pour endosser celui de *spectateur amusé qui se veut amusant*. C'est à tel point que l'on a parfois mis en question l'existence de « sa Corinne », par opposition à la réalité historique que l'on se plaisait à reconnaître aux maîtresses des autres élégiaques³². Nous évitons de nous engager sur cette voie qui croise le problème, à nos yeux insoluble, de la sincérité littéraire : tout poète chantant ses amours prend une pose dès qu'il fait face à son public, et ce

³¹ II, 10, 35-38.

³² Entre autres : E. KALINKA, « Wahrheit und Dichtung in der römischen Liebeselegie », *Wiener Studien*, 1930, pp. 61-70. Abordent aussi cette question : A.W. ALLEN, « Sincerity and the Roman Elegists », *Class. Phil.*, 45, 1950, pp. 145-160. L. WILKINSON, « Greek Influence on the Poetry of Ovid », *Entretiens sur l'Antiquité Classique*, Fondation Hardt, Genève, 1956, t. 2, pp. 221-254. L. ALFONSI, « La donna dell'elegia Latina » *Ut pictura poesis : Studia Latina P.J. Enk Septuagenario oblata*. Leiden, 1955, pp. 35-44, met en lumière les personnalités des maîtresses chantées par les élégiaques sans même parler de la maîtresse d'Ovide, tandis qu'à l'inverse, L. HERRMANN défend la réalité historique de Corinne que, bizarrement, il identifie, selon des critères de prosodie, à Lycinne, amante de jeunesse de Propercé. : « De Ovidianae Corinnae vita », *Atti del Convegno Internazionale Ovidiano* », Rome, 1959, t. 2, pp. 307-308.

que nous évaluons, c'est *la nature de cette pose*, qui déterminera la tonalité de ses écrits. Dans une élégie de tendance romantique, le poète prendra la pose d'adhérer à la fiction qu'il y forge, dans une élégie de tendance « réaliste », ou « objective », pour reprendre, dans un autre sens³³, la terminologie de Rostagni, il se montrera détaché, réservé, moins porté au pathétique. Mais que, pour l'un, il s'agisse d'un amour réellement vécu, qui ferait défaut dans la vie de l'autre, bien avisé qui, sur cette seule base, puisse en décider.

C'est donc la pose adoptée par les élégiaques que nous allons tenter de cerner par des biais particuliers, qui, pour être insuffisants par eux-mêmes, n'en sont pas moins interpellants par le faisceau de convergences qu'ils constituent.

2.1. La désignation de la maîtresse.

2.1.1. Préalable : l'étendue de la production.

Sans viser une rigoureuse précision ni entrer dans des discussions dont les résultats ne modifieraient guère **les ordres de grandeur**, prenons connaissance, avant d'établir des statistiques, des dimensions de la production littéraire : les élégies amoureuses de Propertius comptent un peu plus de 3000 vers³⁴, les élégies déliennes de Tibulle, 432 vers³⁵, les *Amores* d'Ovide près de 2400³⁶, Lygdamus consacre à Neaera 290 vers, Catulle, quelque 64 à Lesbie³⁷.

³³ Cf. note 3. Rappelons que Rostagni identifie « élégie objective » à « poésie d'érudition, catalogue de thèmes érotiques ». Ce n'est évidemment pas cela que nous visons s'agissant des *Amores*. Nous ciblons par ce terme une pose littéraire d'observateur, de spectateur ou de narrateur, plus réservée, plus « froide ».

³⁴ On peut établir de cette façon la comptabilité : il entend, dès fin du 3^e livre, renoncer à ses élégies amoureuses (III, 25, v. 17). Toutefois nous enregistrons parmi celles-ci les pièces 5, 7 et 8 du livre IV. Mais nous devons exclure certaines élégies des 3 premiers livres (I, 20, 21, 22 ; II, 10 ; III, 12, 13, 14, 18, 22). Nous totalisons ainsi quelque 3006 vers d'élégies amoureuses.

³⁵ I, 1 (78) ; 2 (98) ; 3 (94) ; 5 (76) ; 6 (86).

³⁶ Appliquant les mêmes critères qu'à Propertius, on retranchera l'élégie III, 9.

³⁷ On mettra à part les pièces 43 et 79, qui tout en évoquant la maîtresse, ne relèvent pas de la même veine, et on comptabilisera comme suit : 5 (13 vers) ; 7 (12 vers) ; 58 (5 vers) ; 72 (8 vers) ; 75 (4 vers) ; 86 (6 vers) ; 87 (4 vers) ; 92 (4 vers) ; 107 (8 vers).

2.1.2. Le nom de la maîtresse au vocatif.

L'usage du vocatif indique que l'on s'adresse directement à l'interlocuteur, les autres cas, que l'on en parle : tout éblouissante de banalité que soit cette formulation, elle convient, dans le cas présent, pour distinguer **l'acteur** de la passion, de **l'observateur, du spectateur, du narrateur**. En s'adressant directement à sa maîtresse, le poète gonfle le souffle romantique. Et nous pouvons tenir pour significatif que l'on ne trouve dans les *Amores* **aucun emploi du nom de Corinne au vocatif**.

Par contre, on relève **vingt-sept** occurrences du vocatif « Cynthia » chez Propertius :

livre I : 3, v. 22 ; 8, v. 8 ; 11, vv. 1, 8, 23 ; 15, vv. 2, 26 ; 17, v. 5 ; 18, v. 5, 6 ; 19, vv. 1, 15, 21 ; livre II : 5, vv. 1, 30 ; 6, v. 40 ; 7 A, v. 19 ; 13, v. 57 ; 16, v. 1 ; 19, vv. 1, 7 ; 30, vv. 25, 40 ; 32, v. 3. ; livre III : 21, v. 9 ; 24, v. 3 ; 25, v. 6.

Dans les élégies déliennes dont le nombre de vers se monte à environ un septième des élégies cynthiennes, Tibulle recourt **huit** fois à l'emploi du vocatif :

Livre I : 1, vv. 57, 61 ; 2, vv. 15, 71 ; 3, vv. 23, 92 ; 6, vv. 55, 85.

Lygdamus (un dixième par rapport à Propertius, six à sept dixièmes au regard des élégies déliennes) invoque **quatre** fois sa Neaera au vocatif :

III, 1, v. 23 ; 3, vv. 1, 23 ; 6, v. 29.

Chez Catulle, le nom de Lesbie est mis en apostrophe **sept** fois, ou, pour choisir un autre créneau d'évaluation, dans sept pièces sur neuf : 5, 1 ; 7, 2 ; 51, 7 ; 72, 2 ; 75, 1 ; 87, 2 ; 107, 4. Deux de ces pièces comptent 4 vers (75, 87), deux autres sont faites de 8 vers (72, 107), une, de 12 (7), une, de 13 (5), la plus longue se montant à 16 vers. Cette brièveté, comparée aux œuvres dont nous venons de faire état, permet, pensons-nous, de conclure à une résonance très marquée de l'effet analysé.

2.1.3. Le nom de la maîtresse renforcé de « mea ».

On en lit 6 exemples chez Propertius (I, 5, v. 31 ; 8, v. 42 ; 18, v. 5 ; 19, v. 1. II, 19, v. 1. IV, 8, v. 15), 6 chez Tibulle : 4 pour Délie (I, 1, v. 57 ; 3, v. 29 ; 5, v. 21 ; 6, v. 55) 2 pour Némesis (II, 3, v. 51 ; 4, v. 59), 1 chez Lygdamus (III, 1, v. 23), 3 chez Catulle (5, v. 1 ; 75, v. 1 ; 87, v. 2), qui emploie une fois le possessif « nostra » (43,7)³⁸.

Sous la plume d'Ovide, aucun emploi.

Il nous paraîtrait téméraire de tenir pour négligeables ces faits de langue. Ils contribuent, pensons-nous, à dessiner la pose que prend Ovide contant ses aventures amoureuses : une prise de distance, une moindre adhésion à la fiction romantique.

2.1.4. Les répétitions du nom de la maîtresse dans une même élégie.

Les répétitions du nom de la maîtresse dans une même élégie peuvent aussi contribuer à la tonalité. Et, sur ce point aussi, la confrontation du texte d'Ovide avec celui des autres élégiaques est révélatrice.

Nous n'avons que **deux** élégies d'Ovide où se lise plus d'une fois le nom de Corinne : en II, 13, qui compte trente vers, le poète le prononce **deux** fois (vv. 2, 25) ; c'est le cas également en II, 17 (34 vers) : vv. 7, 29.

Propertius est sur ce point le plus insistant. Dans **dix-sept** de ses élégies, il prononce plus d'une fois le nom de Cynthia : dans **trois** élégies comptant de 30 à 40 vers, on en trouve **quatre** mentions (I, 11, vv. 1, 8, 23, 26. I, 18, vv. 5, 6, 22, 31. II, 5, vv. 1, 4, 28, 30) ; on en lit **trois** dans **quatre** élégies : deux de 26 et de 28 vers (I, 4, vv. 8, 19, 25. I, 19, vv. 1, 15, 21.), une qui compte 46 vers (I, 8, vv. 8, 30, 42) et une de 90 vers (IV, 8, vv. 15, 51, 63) ; et dans dix élégies, il écrit **deux fois** ce nom : I, 3, vv. 8, 22 ; 12, vv. 6, 20 ; 15, vv. 2, 26. II, 7/7A, vv. 1, 19 ; 13, vv. 7, 57 ; 16, vv. 1, 11 ; 19, vv. 1, 7 ; 24, vv. 2, 5 ; 32, vv. 3, 8. IV, 7, vv. 3, 85.

³⁸ Une restriction : la pièce n'est pas vouée à Lesbie.

Chez Tibulle également, le nom de Délia est prononcé plusieurs fois dans chacune des élégies déliennes : dans une d'entre elles, jusqu'à **quatre** fois (I, 3, vv. 9, 23, 29, 92), **trois** fois dans trois autres (I, 1, vv. 57, 61, 68 ; 2, vv. 15, 31, 71 ; 6, vv. 5, 55, 85) ; et le nom de la maîtresse revient **deux** fois en I, 5, vv. 21, 32. Compte tenu du rapport quantitatif de 1/7 par rapport aux élégies cynthiennes, Tibulle soutient aisément la comparaison.

Sur les 6 élégies que Lygdamus consacre à Neaera, ce nom revient deux fois dans quatre élégies : III, 1, vv. 6, 23 ; 2, vv. 12, 29 ; 3, vv. 1, 23 ; 4, vv. 57, 60.

Enfin, Catulle cite trois fois le nom de Lesbie dans la pièce 58 (vv. 1 et 2) et deux fois dans la pièce 92 (vv. 1 et 2) ; si l'on considère que ces pièces comptent respectivement cinq et quatre vers, on conviendra « qu'il ne se défend pas mal ».

2.2. De quelques références mythologiques.

Les invocations mythologiques ne sont pas indifférentes aux tendances d'un courant littéraire. Nous avons procédé à quelques statistiques pour établir comparativement les penchants des différents poètes. Contrairement à l'optique adoptée dans le point précédent, nous pouvons faire abstraction de la personne à qui s'adressent leurs poèmes³⁹.

Les statistiques sont éloquentes. Si Properce ne mentionne qu'une seule fois Cupidon (II, 18, v. 21), et Tibulle, trois fois (II, 1, v. 67 ; 3, v. 33 ; 5, v. 107), c'est **treize** fois qu'Ovide y fait référence (I, 1, v. 3 ; 2, v. 19 ; 6, v. 11 ; 9, v. 1 ; 11, v. 11 ; 15, v. 27. II, 5, v. 1 ; 9 a et b, vv. 1, 33, 47, 51⁴⁰ ; 12, v. 27. III, 1, v. 41).

Deux explications sont à envisager : ou bien Ovide invoque plus fréquemment les dieux, ou bien il manifeste un penchant pour Cupidon, accusant ainsi le caractère léger et amusant de ses écrits.

Pour trancher cette alternative, il convient d'établir comparativement la proportion des invocations d'autres divinités de l'amour.

Properce, nous l'avons dit, ne mentionne qu'une seule fois *Cupidon*.

Mais, à **35** reprises, il cite le nom de *Vénus* : I, 1, v. 33 (2 fois) ; 2, vv. 30 ; 14, v. 16. II, 10, v. 7 ; 13, v. 56 ; 15, v. 11 ; 16, v. 13 ; 19, v. 18 ; 21, v. 2 ; 22, v. 22 ; 28, v. 9 ; 32, v. 33.

³⁹ Cette nuance est spécialement d'application pour Tibulle.

⁴⁰ Une restriction : leçon contestée : voir apparat.

III, 3, v. 31 ; 4, v. 19 ; 5, v. 23 ; 6, v. 34 ; 8, v. 12 ; 9, v. 11 ; 10, v. 30 ; 13, v. 2 ; 16, v. 20 ; 17, v. 3 ; 20, v. 20 ; 24, v. 13. IV, 1, v. 46, 137, 138 ; 3, v. 50 ; 5, vv. 5, 33, 65 ; 7, v. 19 ; 8, vv. 16, 34, 45.

Et à **36** reprises également, celui de *Amor* : I, 1, vv. 4, 17, 34 ; 2, v. 8 ; 3, v. 14 ; 5, v. 24 ; 7, vv. 20, 26 ; 9, vv. 12, 23, 28 ; 10, v. 20 ; 12, v. 16 ; 14, vv. 8, 15 ; 17, v. 27 ; 19, v. 22. II, 2, v. 2 ; 3, v. 24 ; 6, v. 22 ; 8, v. 40 ; 10, v. 26 ; 12, v. 1 ; 13, v. 2 ; 29, v. 18 ; 30, vv. 2, 7, 24 ; 33, v. 42 ; 34, v. 1. III, 1, v. 11 ; 5, 1 ; 16, v. 16 ; 19, v. 24⁴¹ ; 20, 17 ; 23, v. 16.

Chez Tibulle⁴², qui mentionne trois fois *Cupidon*, nous relevons pour Vénus **34** mentions⁴³ et pour Amor **21** :

Vénus : I, 1, v. 73 ; 2, vv. 16, 34, 40, 79, 97 ; 3, vv. 58, 79 ; 4, vv. 21, 71, 79 ; 5, vv. 8, 40, 58 ; 6, v. 83 ; 8, vv. 5, 28, 35 ; 9, vv. 20, 81 ; 10, vv. 53, 66. II, 1, v. 12 ; 3, vv. 3, 29, 50, 72 ; 4, vv. 24, 57 ; 6, v. 9. III, 8, v. 3 ; 9, v. 19 ; 11, v. 13.

Amor : I, 3, vv. 21, 57, 64 ; 6, vv. 2, 30, 51 ; 10, vv. 57. II, 1, 80 ; 2, v. 18 ; 3, vv. 4, 28, 71 ; 4, vv. 4, 38 ; 5, vv. 39, 106 ; 6, vv. 1, 15. III, 8, v. 6 ; 9, v. 4 ; 12, v. 12.

Revenons à Ovide. **13** occurrences de *Cupidon*, avons-nous vu. Quant à *Vénus*, son nom revient **24** fois, et celui de *Amor*, **21** fois.

Vénus : I, 1, v. 7 ; 4, v. 66⁴⁴ ; 8, vv. 30, 42, 86 ; 9, v. 29 ; 10, vv. 17, 19, 33 ; 11, vv. 26, 27. II, 3, v. 2 ; 5, v. 28 ; 7, v. 27 ; 8, v. 18 ; 10, vv. 29, 35 ; 14, v. 17 ; 17, v. 19 ; 18, v. 3. III, 2, vv. 55, 60 ; 9, vv. 7, 15.

Amor : I, 1, v. 26 ; 2, vv. 8, 18, 32 ; 3, v. 12 ; 6, vv. 34, 37, 59, 60 ; 10, v. 15. II, 1, vv. 3, 38 ; 9, v. 34 ; 18, vv. 4, 15, 18, 19, 36. III, 1, vv. 20, 44⁴⁵ ; 4, v. 20.

De cet ensemble de références, on peut conclure que, si Properce évoque **72** fois une des figures mythologiques, Cupidon ne représente que **1/72^e** de ces occurrences, autrement dit qu'elle ne compte guère. Chez Tibulle, c'est sur un ensemble de 58 mentions que Cupidon est attesté trois fois ; il représente donc environ **1/20^e**, alors que, chez Ovide, la proportion de 13 emplois sur un total de **64** situe l'évocation de Cupidon à environ **1/5^e**.

⁴¹ *Amor* selon l'édition Teubner, *amor*, nom commun, dans l'édition des Belles Lettres. Cette divergence n'a pas grande conséquence sur les statistiques comparatives.

⁴² Les références alignées ici ne prennent pas toutes place dans les élégies déliennes.

⁴³ Nous ne prenons pas en compte les emplois du terme où semble désignée non la déesse mais le plaisir de l'amour (I, 4, v. 59 ; 6, v. 14 ; 8, v. 57 ; 9, v. 76. II, 3, v. 95 ; III, 19, v. 2).

⁴⁴ H. BORNECQUE (Belles Lettres) a tort de transcrire dans le texte latin *venus*. Par contre, nous le suivons dans les cas suivants où le terme désigne le plaisir ou le charme sexuel : I, 4, 21 : *cum tibi succurrit veneris lascivia nostrae*. I, 9, 3 : *quae bello est habilis, veneri quoque convenit aetas* II, 4, 40 : *est etiam in fusco grata colore venus*. II, 7, 21 : *quis veneris famulae conubia liber inire*.

⁴⁵ « approximativement » 44, l'ordre des vers de ce passage étant discuté.

Nous croyons donc trouver ainsi la réponse à l'alternative qui se posait : la fréquence avec laquelle Cupidon revient dans les *Amores* ne peut être attribuée à un recours plus fréquent aux dieux, mais pourrait procéder d'un choix spontané pour des représentations de l'Amour à allure plus frivole.

*

* *

Nous avons pleine conscience des limites de ce modeste billet. Mais nous l'avons rédigé avec la conviction qu'une analyse précise de faits de langue, au ras des pâquerettes, peut soutenir l'envol d'une démarche littéraire plus ambitieuse. Au demeurant, n'est-ce pas en creusant sous la surface des mots que l'on peut espérer détecter des tendances, parfois inconscientes, des écrivains ?